

L'HOMME AU BÂTON DE FER

CADIC. Contes et Légendes de Bretagne II, n° 26, p. 249.

(La Paroisse Bretonne, 1919, p. 249-256)

Dans un canton de Basse-Bretagne, il y avait une fois un homme si fort, si fort, qu'il ne connaissait pas son pareil à plusieurs lieues à la ronde. Il n'avait pas dix ans qu'il s'essayait à déraciner un chêne noueux. Les racines en avaient craqué. À quinze ans, l'arbre était à moitié arraché du sol. A quinze ans, il s'essayait à déraciner les arbres de la forêt; à vingt ans, un chêne centenaire ne lui résistait plus..

«C'est le moment pensa-t-il, d'entreprendre le tour du monde; voyons si je trouverai mon maître. »

Il s'en fut commander son bâton de voyage à un forgeron voisin. « Il me le faut de fer, dit-il, et le plus lourd et le plus solide que vous ayez fabriqué. »

L'ouvrier se mit à l'œuvre. Huit jours durant on entendit ronfler la forge, retentir enclume et marteau. Quand ce fut fini : « C'est ça mon bâton de voyage, s'écria le gars breton, il est bon pour un enfant! » et d'un seul effort il le brisa.

L'ouvrier recommença. Il travailla quinze jours cette fois, sans arrêt ni repos.

Quand le bâton fut gros comme sa cuisse, le gars breton le saisit: « Il conviendrait peut-être à un tailleur, mais pour moi, voyez! » et une seconde fois, il le rompit sur son genou.

Le forgeron se remit au travail de plus belle. Un mois durant il peina jour et nuit, jetant dans sa fournaise le fer par monceaux, faisant jaillir des gerbes de feu sous les coups de son marteau. Quand le bâton fut terminé, il avait les proportions d'un

grand mât de navire : « C'est bien ainsi que je le voulais, déclara le jeune homme, maintenant en route! »

Il partit du côté du Levant. Comme il arrivait à l'entrée d'une forêt, il aperçut un bûcheron boiteux qui venait vers lui, portant sur ses épaules un faix de bois composé de troncs d'arbres entiers.

« Je crois, dit-il, que tu serais bon compagnon. Il me faut des gens robustes comme toi. Viens-tu avec moi courir le monde?

- Je veux bien», répondit l'autre, et ils s'en allèrent ensemble, le bûcheron emportant son fardeau.

Ils atteignirent les bords d'un étang auprès duquel s'élevait un moulin. Le moulin, les roues au repos, semblait dormir, tandis que dans la prairie, le garçon meunier jouait tranquillement aux palets avec les pierres meulières.

« Que fais-tu donc là? lui demanda l'homme au bâton de fer.

Ces gros blocs doivent être bien lourds pour tes bras.

- C'est un amusement pour moi de les remuer, dit le meunier, en attendant que l'eau monte assez pour mettre en mouvement mon moulin.

- Tu es bien l'homme qui nous convient. Veux-tu faire route avec nous?

- Volontiers », répliqua le meunier, et d'un seul effort rejetant ses pierres meulières sur son épaule droite, il partit avec eux.

Ils marchèrent longtemps ainsi. Or comme le soleil montait à l'horizon, ils aperçurent un bois très épais et à l'entrée du bois une rivière aux eaux larges et profondes. « Passons », dit l'un. « Passons », répondirent les autres. L'homme au bâton de fer planta son bâton, et il sauta; le bûcheron boiteux jeta ses troncs d'arbre d'une rive à l'autre, et il passa; le garçon meunier lança ses pierres meulières dans le lit de la rivière, et elles lui permirent de l'enjamber.

Ils trouvèrent une petite cabane et, à l'entrée de la cabane, un pauvre paysan qui les regardait venir d'un air tout triste.

« Qui donc est le maître de ce bois ? lui demandèrent-ils.

- Le maître de ce bois habitait un château voisin. Il a disparu un jour on ne sait comment, et depuis ce temps le château est hanté. Quiconque y entre n'en sort plus.

- Nous verrons bien! répliquèrent les trois compagnons, où donc est ce château ?

- C'est par le sentier à gauche, le long de la clairière, à deux portées de fusil.

Surtout prenez garde à l'homme barbu. »

Ils suivirent le sentier et bientôt ils arrivèrent devant de hautes murailles. Des tours sombres, un donjon tout noir dominaient les vastes douves. Or la nuit était venue, et ils ne percevaient pas un bruit autour d'eux, ils ne voyaient aucun être vivant, sauf les chauves-souris et les oiseaux nocturnes qui, de leurs ailes, leur frôlaient le visage.

La grande porte était ouverte. Ils la franchirent et ils entrèrent, et dans une chambre luxueusement meublée, ils découvrirent des lits qui semblaient disposés exprès pour eux. Le lendemain, après un sommeil réparateur qui les avait rendus frais et dispos, ils délibérèrent sur le moyen de mener la vie la plus agréable possible dans ce château. Ils convinrent de chasser, pendant que l'un d'entre eux préparerait la soupe. « Allez, dit le bûcheron boiteux, chacun restera à son tour à la maison. J'y reste le premier. Quand la soupe sera prête, je sonnerai la cloche d'appel. » Les deux autres partirent et le bûcheron se mit à cuisiner.

Il y avait déjà un bon moment qu'il vaquait seul au soin du ménage; la soupe, une appétissante soupe aux légumes, mijotait doucement sur le feu; il songeait déjà à sonner la cloche, quand tout à coup il entendit un bruit insolite en haut de la cheminée; quelques graviers; un peu de suie tombèrent dans la marmite : « C'est sans doute, pensa-t-il, un hibou, que la fumée aura réveillé dans son trou » ; et il s'occupa d'autre chose.

Il ne s'était pas écoulé deux minutes qu'un gros caillou, puis un second, puis un troisième étaient lancés de la cheminée dans sa marmite, et que la soupe

éclaboussait les meubles environnants : « Attends, coquin, cria-t-il, que je te descende plus vite que tu ne recommences ! »

Il n'avait pas fini de parler qu'un vieillard, un géant, à la barbe longue, si longue qu'elle eût fait sept fois le tour de sa personne, sauta dans la cuisine, l'empoigna par la ceinture et le terrassa comme s'il eût été un enfant. « Tu as voulu que je descende, me voici », dit-il, et il le coucha ligoté sous la grosse pierre du foyer; après quoi il disparut, en renversant la marmite.

Cependant les deux autres voyageurs commençaient à se sentir fatigués de la chasse et pris d'appétit. « C'est singulier, songèrent-ils, que la cloche ne sonne pas. Ou le boiteux s'est endormi, ou il lui est arrivé malheur. Retournons ! »

Ils rentrèrent au château. En pénétrant à la cuisine, ils virent un triste spectacle, la soupe coulant jusque sur le seuil de la porte, les ustensiles brisés. Nul doute qu'il y ait eu lutte. Quant au boiteux, il avait disparu.

Ils en étaient là de leurs pénibles réflexions, lorsqu'ils entendirent un gémissement sous la pierre du foyer. Ils la soulevèrent et aperçurent leur pauvre compagnon. « Voilà dans quel état m'a mis l'homme barbu, leur dit-il, pour sûr c'est le diable lui-même!

- Nous te vengerons, repartirent ses amis, qu'il revienne! »

Le lendemain, le meunier réclama son tour de garde. À côté de lui il posa ses pierres meulières et tranquillement il s'occupa des mille détails du ménage.

Tout marchait à point; midi allait sonner, la soupe était cuite, quand soudain deux ou trois cailloux tombèrent dans la marmite : « Voilà mon homme, cria-t-il, à nous deux! » Mais avant qu'il eût le temps de saisir ses pierres meulières, l'homme était à côté de lui. « À nous deux », fit-il à son tour, et en une seconde le meunier était saisi, enchaîné et jeté dans une cuve à lessive sur laquelle son adversaire posa les pierres meulières.

Cependant les autres avaient chassé. Voyant le soleil en plein midi et n'entendant pas la cloche, ils se doutèrent qu'il était arrivé malheur au meunier. Ils revinrent au château. Dans la cuisine, pas un bruit, mais la marmite par terre et la même scène de désordre que la veille.

Le meunier avait disparu.

« Au diable le barbu! » s'exclama l'homme au bâton de fer, je gage qu'il a tué notre ami, et d'un geste de tolère soulevant les pierres meulières, il les lança à travers la porte et le couvercle de la cuve ensuite. Un sourd gémissement parvint à ses oreilles. Le meunier était là, replié sur lui-même, les bras et les jambes liés, et un bâillon sur la bouche.

« À moi maintenant, dit l'homme au bâton de fer, j'aurai raison de ce gaillard! » Et, tandis qu'au lever de l'aurore ses amis partaient pour la chasse, il se mit à préparer la soupe, l'œil au guet, et le terrible bâton à portée de la main. Soudain, une, deux, trois pierres sont projetées dans la marmite et il aperçoit la grande barbe qui vient tremper dans la soupe : « Ah! Ah! cria-t-il, te voilà, l'ami, je t'attends! » et brandissant sa terrible barre, il terrassa le géant, lui enroula la barbe sur le béliet du pressoir, la fixa par des clous et s'en fut sonner la cloche.

« En es-tu venu à bout? lui demandèrent ses amis.

- Venez voir plutôt », répondit-il, et il les mena au pressoir.

Or l'homme avait disparu et il n'y avait là que sa barbe tout ensanglantée. De larges taches de sang permettaient toutefois de suivre ses traces.

« Suivons-les, dit l'homme au bâton de fer, car je tiens à savoir quel est ce barbu. » Elles menaient en pleine forêt, jusqu'à une caverne spacieuse dans laquelle s'ouvrait une sorte de puits d'une profondeur insondable.

« Il doit être là, descendons !

- Je descends le premier déclara le boiteux, s'il y a danger, j'agiterai la corde. »

Pendant une demi-heure il descendit et sans cesse la corde se déroulait;

évidemment il était encore loin du fond. Tout à coup la corde s'agita avec violence; les deux compagnons ramenèrent leur ami.

« Qu'as-tu vu? lui demandèrent-ils.

- Un vaste feu allumé qui ne peut être que le feu de l'enfer.

- Je veux m'en rendre compte», riposta le meunier, et il se laissa glisser le long de la corde. Il descendit une heure durant. Or il ne touchait pas encore au but que lui aussi demandait à être remonté.

« Qu'as-tu entendu? firent les autres.

- Des voix humaines qui disaient : Quand le four sera prêt, vous l'y jetterez.

- Je veux voir, à mon tour», déclara l'homme au bâton de fer, et il descendit. Il descendit pendant une demi-journée. En atteignant le fond, il aperçut un superbe château et, à la porte du château, un vaste four dans lequel les serviteurs enfournaient du pain.

« À qui donc appartient ce palais? s'enquit-il.

- À un seigneur puissant et fort qui n'a jamais trouvé son maître; mais en ce moment il est bien malade, il ne vous recevra pas.

- Nous verrons bien.

- Dam, essayez, mais gare à sa colère! Nous avons déjà ici, enchaîné, pour l'avoir bravée, un grand baron qui possédait un beau château sur la terre. »

Le gars breton entra. Une multitude de gardes lui barrèrent le passage. D'un revers de son bâton, il les renverse tous et il pénètre dans la chambre du malade. Celui-ci était au lit et trois jeunes captives, plus belles que le jour, les filles du baron prisonnier, lui pansaient les plaies du visage. Il reconnut le nouveau venu : « Grâce, jeune homme, s'écria-t-il, tu es le plus fort. Laisse-moi la vie et emmène plutôt ces trois jeunes filles!

- Je veux bien, répondit l'autre », et il prit l'une des trois et la fit remonter vers ses compagnons.

Mais, comme il agitait la corde pour faire monter la seconde, personne ne lui répondit. Il la prit avec lui et grimpa jusqu'à l'orifice. Il trouva ses compagnons qui se battaient pour savoir à qui appartiendrait la première captive.

« Paix, mes gars, en voici une autre. Gardez-les toutes les deux jusqu'à ce que je revienne avec la troisième », et de nouveau il glissa au fond. À peine y touchait-il qu'il vit la corde remonter. Le meunier et le boiteux l'abandonnaient.

« Je suis perdu, pensa-t-il, à moins que le malade ne me tire d'ici. » Il fut de nouveau vers lui. « Le moyen de retourner là-haut, vieillard, où j'aurai ta vie.

- Je te donne le moyen : voici une clé aimantée. Diriges-en l'extrémité vers l'ouverture, et tu sortiras. »

Et le gars breton fit ainsi. Il emmena avec lui la troisième jeune fille et son père, le baron prisonnier, et, la clé à la main, il fut transporté sur terre en un clin d'œil.

Cependant ses compagnons qui croyaient lui avoir enlevé tout accès vers la terre s'étaient tranquillement installés dans le château désert et avaient pris chacun une jeune fille. Le terrible bâton de fer fit encore son métier; les traîtres furent chassés et le gars breton, après avoir épousé la plus belle des demoiselles, vécut heureux avec elle. L'auteur du récit assista aux noces; il reçut, pour sa récompense, une belle miche de pain blanc beurré avec une bolée de cidre et il s'en revint aussitôt très content à la maison.